

Antiquités sémitiques

M. Javier TEIXIDOR, professeur

COURS. Le cours de cette année, dont l'intitulé était « Des Araméens errants de la Bible aux tribus aramaisées de l'Arabie : permanences et emprunts », a été divisé en deux parties.

Première partie. Elle a été la plus longue. J'ai traité des Araméens d'abord semi-nomades en Syrie et en Palestine selon les traditions utilisées par l'auteur du Pentateuque au fil de la dialectique inhérente au fameux texte de Deutéronome 26, 5-9, puis installés en Égypte vers le VII^e siècle avant notre ère où, d'après un bon nombre de documents épigraphiques et littéraires, la distinction entre Judéens et Syriens semble avoir été moins radicale qu'on la présente d'habitude. Les trois éléments de Dt 26, 5-9 – errance, séjour en Égypte, conquête de Canaan – se prêtant à diverses interprétations, j'ai voulu souligner le dynamisme interne de ce texte, qui devient pour celui qui le récite au moment de faire son offrande une sorte de *credo*. Les patriarches bibliques, protagonistes du premier élément de ce *credo* deutéronomique, sont décrits dans Gn comme étant des Araméens, placés dans un contexte géographique précis : la très ancienne Harran, l'un des foyers des Araméens, et Canaan, sur le littoral méditerranéen (à propos de leur errance, voir Dreyfus, « “ L'Araméen voulait tuer mon père ” : L'actualisation de Dt 26, 5 dans la tradition juive et la tradition chrétienne », *De la Torah au Messie. Mélanges Henri Cazelles*, Carrez, Doré, Grelot [éds], Paris, Desclée, 1981, 147-161).

Le deuxième élément, qui mentionne le séjour en Égypte du patriarche Jacob et de ses fils, ferait état du souvenir d'une période importante de l'histoire des Araméens au I^{er} millénaire ; pour les Judéens en particulier (voir Jérémie 44 : ils adoraient en Égypte les dieux que leurs voisins syriens avaient apportés dans le pays, et le prophète s'en prend au culte syncrétiste pratiqué par les émigrés, un culte du même type que celui que le roi Josias avait voulu extirper de Judée), ce fut une période de création religieuse et littéraire en terre égyptienne qui peut être mise en parallèle avec celle qu'Israélites et Judéens vécurent en Mésopotamie

pendant l'exil, quand ils furent en contact avec Babylone et le monde perse. L'ouverture vers l'Asie accomplie par les pharaons saïtes et les échanges culturels qui s'ensuivirent se reflète amplement dans une série de textes littéraires écrits en araméen ou en araméen mais transcrits en démotique, dont la date de composition pourrait remonter au VII^e siècle. Cette littérature témoigne de l'acculturation des Araméens en Égypte ; de fait il y a une double acculturation : Asiatiques araméophones écrivent dans leur langue des thèmes qui relèvent d'une riche tradition littéraire égyptienne et, en même temps, les Égyptiens acceptent cet araméen qu'ils appellent 'isr, c'est-à-dire « assyrien », tellement enraciné dans leur vision du monde était le pouvoir des Assyriens, pour lesquels l'araméen, au VII^e siècle avant notre ère, comptait en effet comme la deuxième langue de leur empire. On n'oubliera pas que Nécho et son fils Psammétique séjournèrent pour quelque temps à Ninive. Deux compositions méritent d'être mentionnées : les inscriptions araméennes de Cheik Fadl et *l'histoire des deux frères*. Les inscriptions de Cheik Fadl (en dernier lieu, Porten, Yardeni, *Textbook of Aramaic Documents from Ancient Egypt*, IV, *Ostraca & Assorted Inscriptions*, 1999, 287-298) sont peintes à l'encre rouge sur les murs d'une tombe décorée par plusieurs panneaux de fresques. Il est aujourd'hui presque impossible d'identifier le sujet de différentes scènes. D'après la paléographie, ces inscriptions peuvent être datées de la première moitié du V^e siècle, donc de l'époque perse, mais elles pourraient l'être du début du VI^e siècle ou même avant. Les textes de Cheik Fadl ont été écrits par différents scribes. La cursive araméenne est bien représentée à Saqqara déjà au VI^e siècle avant notre ère. Les textes relèvent clairement d'une idéologie saïte très proche de la tradition littéraire du VII^e et du VI^e siècles et la mention répétée de Taharqâ, roi des Nubiens, et même du pharaon Nécho conforte la thèse d'une date ancienne. Le nom Psammétique (écrit *psmšk*), lignes 5 et 6, n'est pas celui du pharaon (*contra* Lemaire, dans *Studia Aramaica*, Geller, Greenfield, Weitzman [éds], *JSS*, Suppl. 4, Oxford 1995, 77-132), il s'agit d'un « jeune homme », peut-être un « eunuque » (*srysh*). *L'histoire des deux frères* n'est autre que l'histoire romancée d'Assurbanipal et Shamash-shum-ukin, son frère. Le texte, écrit en araméen mais en transcription démotique, est conservé dans le papyrus Amherst 63 (Steiner et Nims, *RB* 92[1985], 60-81), écrit au IV^e siècle avant notre ère par des scribes d'une communauté araméophone dont les ancêtres étaient des Asiatiques, comme le montrent les noms des dieux mentionnés dans les textes. *L'histoire des deux frères* occupe 98 lignes, ce qui représente un quart du papyrus. À l'ouverture du roman, le prêtre, qui attend l'arrivée de Baal à qui il racontera la tragédie des deux frères, entonne un *lamento* sur Ninive. Après l'introduction des personnages, il est question des pourparlers entre les deux frères mais ils n'aboutissent pas ; même l'intervention de leur sœur s'avère inefficace. Il n'est pas possible de reconstruire de manière satisfaisante la fin de l'histoire. On sait que les sources cunéiformes laissent ouverte la question de la mort de Shamash-shum-ukin lors de l'attaque d'Assurbanipal contre Babylone. Le rayonnement de l'araméen n'est que le résultat d'une forte présence d'araméophones, qui se sont intégrés dans la société égyptienne en

adoptant les anciennes traditions du pays. La stèle funéraire du musée de Carpentras (CIS II, 141 ; Gibson, *TSSI*, n° 24), du V^e siècle avant notre ère, est encore un témoignage de ce processus d'acculturation subi par les Asiatiques.

À propos du fameux roman araméen d'Ahiqar qui vante la vie et la sagesse d'un scribe araméen soi-disant ministre de Sennachérib et d'Assarhaddon, on peut dire qu'il appartient à un genre littéraire bien connu en Orient ancien : les légendes de cour. Au VII^e siècle avant n. è., c'est-à-dire à un moment désormais bien connu des historiens et des philologues, quand l'araméen s'était installé à côté de l'akkadien dans le monde assyro-babylonien, la rédaction en Mésopotamie d'un roman en araméen est plausible, le fait que le personnage d'Ahiqar soit imaginaire incite à penser que l'ouvrage est postérieur à la disparition des deux souverains concernés. La version d'Éléphantine, qui pourrait dater, d'après la paléographie, de la deuxième moitié du V^e siècle, ne doit pas être très éloignée de la première rédaction. On trouve des variations de l'histoire d'Ahiqar dans les textes bibliques de Tobie 1, 21-22 et 14, 10 ; d'Esther, avec l'histoire de Mardoché et d'Aman, et, bien entendu, de Daniel. La sagesse d'Ahiqar devint légendaire et ce roman sapiential connut un grand succès. Le milieu lettré des scribes en Mésopotamie avait toujours constitué un cadre favorable à la littérature et les scribes, attachés à l'administration perse en Égypte, eurent sans doute à leur disposition une littérature traduite de l'akkadien ou écrite dans l'araméen employé au-delà de l'Euphrate. Le roman pourtant ne relève pas d'un milieu araméophone ayant assimilé la culture égyptienne, au contraire des auteurs des inscriptions de Cheik Fadl ou de l'*histoire des deux frères*.

Un document qui semble concerner directement le milieu judéen d'Égypte est un hymne araméen mais écrit en démotique, conservé dans le papyrus Amherst 63. Il s'agit d'un hymne de 15 lignes qui ressemble au Psaume biblique 20, s'il n'en est pas une version libre faite dans un milieu non juif. Il n'est pas facile de s'y retrouver dans cet amalgame de langues et de traditions. Le rapport entre l'hymne et le psaume est net, il y a une même succession de thèmes. Si la présence du nom YHW était avérée, on pourrait conclure que l'hymne araméen vient d'un milieu judéen conservateur et qu'il fut emprunté par des Asiatiques connaissant désormais mieux le démotique que l'araméen. Il a aussi pu naître dans une communauté indigène qui se serait mélangée aux groupes d'origine syrienne habitant l'Égypte depuis longtemps (voir l'importante étude de Contini, « I testi letterari aramaico-egiziani e l'Antico Testamento », *Ricerche storico bibliche*, 1/2 [1998], 81-104). Hymne démotique et psaume biblique pourraient venir d'un modèle araméen de textes cultuels. Une différence importante est l'emploi du pluriel « nous » dans l'hymne à la place de « toi » dans le psaume. L'interprétation du nom divin *ah(r)w* à la 1^{re} ligne (cf. Vleeming et Wesselius, *Studies in Papyrus Amherst 63*, Amsterdam 1985, 40-42) est conditionnée par les convictions du commentateur : « Puisse Yahû/Horus nous répondre dans nos angoisses ». Si c'est l'influence juive qui compte, on lira YHW (1, 5, 6, 8, 11) et, en forçant l'interprétation monothéiste de l'hymne, on fera d'Adonai (2, 9), Seigneur (*mr*, 7, 11, 14), Baalshamin (14) et Bethel (13 ; il est le dieu le plus important tout

au long du papyrus) des épithètes divines plutôt que des noms divins. La lecture « Horus » est identifiée comme le Baal de Saphon, le mont Saphon étant un repère pour les gens de Péluse. Cet hymne offre un pur exemple du syncrétisme religieux dans lequel vivaient Syriens et Judéens à l'époque perse.

Le thème de la conquête de Canaan, la terre promise, qui constitue le troisième élément de Dt 26, 5-9, découle du séjour des Hébreux en Égypte et surtout d'un départ forcé qui souligne la violence de l'expulsion, mais aussi le bonheur de savoir que tout se passe comme prévu depuis l'époque d'Abraham. C'est un épisode que l'auteur biblique peut transformer en épopée nationale. Dt 26, 5-9 nous laisse comprendre comment les anciens intellectuels juifs se sont représenté la trajectoire suivie par la population (araméenne) qui deviendra le peuple juif à partir de l'époque postexilique, car c'est alors qu'apparaît la nouvelle communauté religieuse qui allait marquer l'histoire de l'Occident. Bickerman (*From Ezra to the Last of the Maccabees*, 1966, 72-73 = *The Jews: Their History*, Finkelstein [éd.], New York: Schocken Books 1972, chap. 2) a bien écrit que la prière « Souviens-toi de moi, mon Dieu, pour mon bonheur » avec laquelle Néhémie clôt son livre, signale, et cela avant la révolte des Maccabées, le commencement du judaïsme postbiblique.

Deuxième partie. J'ai présenté ici les Araméens d'après les textes épigraphiques et littéraires qui les concernent directement. À la fin du II^e millénaire et pendant la première partie du I^{er} millénaire, ils forment des groupes tribaux ou constituent des états qui arrivent à peine à se confédérer. Les Araméens n'ont pas réussi à créer un empire ; ils ont laissé leur langue mais ils n'ont pas développé une culture propre et le manque d'une littérature araméenne avant la fin du I^{er} millénaire nous oblige à les voir toujours à travers les yeux des autres. Dupont-Sommer, *Les Araméens* (1949), parle d'une vraie civilisation araméenne et veut le prouver en mentionnant les œuvres d'art et surtout les cultes de certaines divinités adorées au Proche-Orient. Il est difficile d'isoler des éléments distinctifs de la religion araméenne. Dion a consacré à la société araméenne 140 pages de son livre *Les Araméens à l'Âge du Fer* (1997), mais comment peut-on parler d'une vraie société civile araméenne ? Des groupes de semi-nomades apparaissent de manière stable aux XIV^e et XIII^e siècles dans toute l'aire syro-palestinienne ; ils ont reçu divers noms en égyptien et en akkadien. Au II^e millénaire les termes Ahlamû et Sutû se confondent. Les Ahlamû semblent s'être rapprochés des Hittites au moment où l'empire hittite commençait à s'imposer comme l'une des principales forces politiques du Proche-Orient. Le royaume d'Émar sur le moyen Euphrate était sous domination hittite. Plus de 80 % des noms d'Émar sont ouest-sémitiques (Zadok, « Elements of Aramean Pre-history », in Cogan-Eph'al [éds], *Ah, Assyria!*, Jérusalem 1991, 114, n. 85). On a voulu trouver une référence à l'origine des Araméens dans la dédicace d'une coupe d'or faite par Pilsu-Dagan, fils de Baalkabar, à Baal. Arnaud a présenté ce Pilsu-Dagan comme « roi de la ville d'Émar, roi des hommes du pays de Kiri » (*Recherches au pays d'Ashtata*, VI, 1986, 58, n° 42). Quand ce texte fut connu on rapprocha aussitôt le toponyme Kiri du Qir mentionné dans

Amos 9, 7 où Dieu annonce la fin apocalyptique d'Israël : « N'ai-je pas fait monter Israël du pays d'Égypte, les Philistins de Kaftor et Aram de Qir ? ». Le texte d'Émar aurait confirmé la notion d'un mouvement général (d'ailleurs historiquement connu, voir Brinkman, *Pol. Hist. Post-Kass. Bab.*, 281-284) des gens du nord de la Syrie vers le Sud. Mais l'interprétation du texte a été mise en question par Durand (*NABU* 1989, 34-35) qui propose la traduction de « roi des tribus hourrites » à la place de « roi des hommes du pays de Kiri » et fait de ce roi hourrite l'adversaire du roi d'Émar.

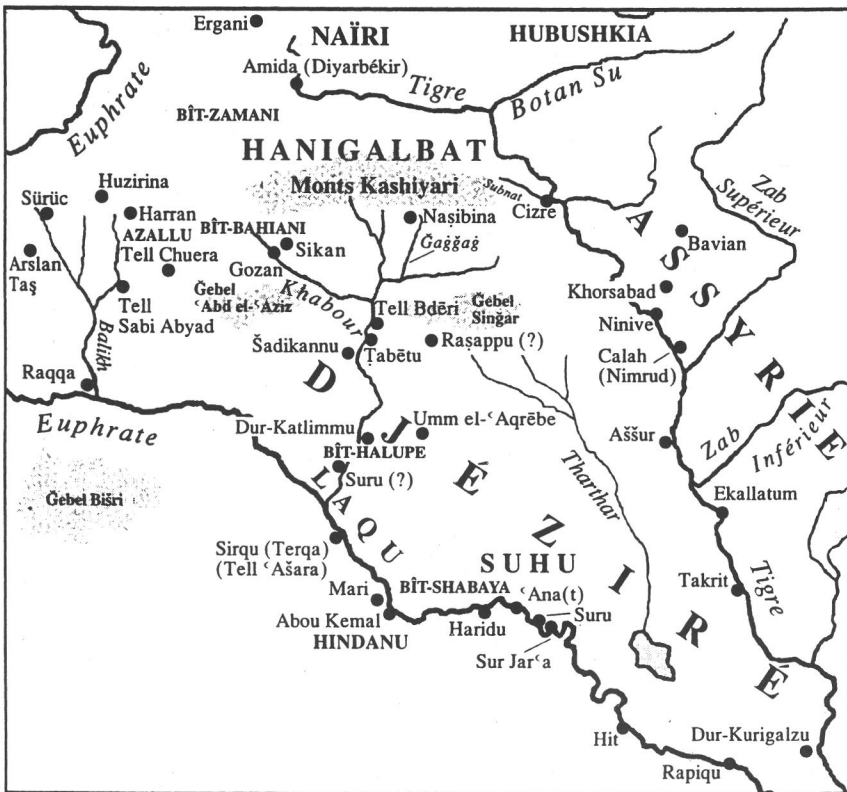
La préhistoire des Araméens a dû commencer en Mésopotamie et au nord de la Syrie. Le Djebel Bishri hébergea de bonne heure une concentration importante de semi-nomades amorrites, l'oasis palmyrénienne fournissant depuis toujours un point d'étape essentiel pour les migrations des semi-nomades et de leurs troupeaux depuis l'Euphrate jusqu'à la région entre l'Oronte et la Méditerranée (cf. Joannès, *MARI* 8, 395). La plus ancienne mention des *Ahlamû /Aramayya* en tant que groupe ethnique se trouve dans un texte de la 4^e année de Téglat-phalasar I^{er} (env. 1115-1077) : le premier élément est le gentilice et désigne les semi-nomades, le deuxième est le nisbe. Au I^{er} millénaire, Ahlamû signifie d'habitude Araméen mais on ne doit pourtant pas en déduire automatiquement que l'un équivaut à l'autre. L'étymologie d'« Aram » reste inconnue. Edel (*Die Ortsnamenlisten aus dem Totentempel Amenophis III*, Bonn 1966, 28-29) pense que l'égyptien *P3-j-r'-m-w* du règne d'Amenophis III indique les Araméens. Le papyrus Anastasi III (vers 1210) mentionne une ville placée dans le *p'-'rm*, une région qu'Edel est enclin à situer en Canaan, peut-être dans la Beqaa. Si cette théorie est correcte, les Araméens, peuple du Nord, seraient entrés en Syrie bien avant la fin du II^e millénaire (Zadok, 106).

Les annales des successeurs de Téglat-phalasar permettent de suivre la progression des Araméens en Mésopotamie. Ils poussèrent une pointe vers le Tigre et atteignirent les environs d'Assur, puis franchirent ce fleuve et fondèrent des royaumes dans toute la vallée du Khabour. Ashur-dân II (934-912) tenta de les chasser et se vante de grandes victoires, mais les inscriptions d'Adad-nirari II (911-891) indiquent que les Araméens occupaient toujours la Djéziré. L'Assyrie y exerça une hégémonie contestée seulement par l'empire hittite au Nord. À l'est des régions du Kummuh et du Milid, sur le haut Euphrate et le haut Tigre et dans les monts du Kurdistan, les inscriptions assyriennes font entrevoir une zone politiquement très confuse, c'est Naïri. Lors des campagnes d'Adad-nirari II contre Naşibina dans le Hanigalbat, Nur-Adad, le Témanéen, s'opposa mais il fut battu.

Les Témanéens sont des Araméens. Dion parle avec raison d'émirats témanéens (p. 33). Il est très probable que le « témanéen » soit devenu dans le Hanigalbat un appellatif local de l'araméen parlé par cet important groupement d'Araméens habitant la région. La question de la langue témanéenne a été soulevée récemment par une inscription en hiéroglyphe louvite de Carkémish qui peut dater de 800 av. n. è. Yariris, parlant à la première personne, s'y présente comme

le gouverneur de la ville, l'auteur d'une déviation du fleuve, le bâtisseur d'un temple, le régent pendant la minorité du roi et le précepteur du prince et de ses frères. Et c'est à ce propos qu'il se vante de connaître l'écriture de « la Ville » (Carkémish, donc le hiéroglyphique), l'écriture d'« Assur » (cunéiforme), celle de « Sura » et l'écriture de « Taiman ». Puis, il ajoute (trad. Hawkins) : « And I knew twelve languages, and my lord gathered every country's son to me by wayfaring concerning language, and he caused me to know every skill » (*Corpus of Hierogl. Luwian Inscr. I/1, Inscr. of the Iron Age* [Berlin-New York : de Gruyter, 2000], 131-133) ; dans d'autres textes Yariris se flatte que son nom « ait été entendu » en Égypte, à Babylone, parmi les *Musa* (les Lydiens), les *Muska* (les Phrygiens) et les *Sura* (les Urartiens), voir Hawkins, *AnSt* 25 (1975), 150-152 et *Corpus*, 124-126. Parmi les écritures que Yariris connaît, on a voulu identifier *sura* avec le phénicien de Tyr (*Sur*, Lipiński, *OLP* 15 [1985], 82 ; le phénicien en effet est utilisé à la même époque dans la voisine Karatepe), mais Hawkins suggère plutôt l'urartéen (*Corpus*, 133 ; voir aussi Ponchia, *L'Assiria e gli stati transeuphr.* [Padoue 1991], 71). Reste la question de la nature du taimanéen : que doit-on comprendre par « l'écriture de Taiman », *ta-i-ma-ni* (URBS) = assyrien (KUR) *teman* ? Pour Livingstone (in Geller, Greenfield, Weitzman [éds], *Studia aramaica*, 1995, 133-143), c'est le nom de la langue des gens de Taima, au nord de l'Arabie, dont l'influence s'étendait jusqu'au Hauran ; les rapports belliqueux entre Assyriens et Qédarites n'empêchaient pas une activité commerciale peut-être suivie, ce qui expliquerait l'existence à Carkémish de gens parlant et écrivant la langue de l'Arabie septentrionale. On se demandera pourtant combien de textes en écriture de Taima aurait pu voir Yariris vers 800 av. n. è. Macdonald (in Avancini [éd.], *Profumi d'Arabia*, Rome 1997, 340-344) abonde dans le sens de Livingstone. Il cite à l'appui de sa thèse Ézéchiél 27, 20-23 : « Haran, Kanné et Éden (probablement Bit Adini), les marchands de Shaba, d'Assur et de Kilmad trafiquaient avec toi. Ils faisaient trafic de riches vêtements, de manteaux de *pourpre* et de broderie, d'étoffes bigarrées, de solides cordes tressées, sur tes marchés ». Le commerce du nord de l'Arabie avec Tyr et de Tyr avec les villes de la Mésopotamie ou de la région de Carkémish y est bien décrit. Le colorant de pourpre — *takiltu* — est originaire de la côte phénicienne. Quand Salmanasar III, au IX^e siècle, dit qu'il a reçu vingt talents de pourpre, c'est des villes phéniciennes que ce produit est arrivé. Dans une inscription de Ninurta-kuduri-ušur, gouverneur de Suhu et de Mari au VIII^e siècle, on apprend qu'il s'empara d'une caravane qui venait de Taima et Shaba et allait sans doute vers Assur. Le gouverneur captura deux cents chameaux chargés de « vêtements de pourpre » parmi d'autres produits de valeur. Livingstone et Macdonald (et Lemaire in H. Lozachmeur [éd.], *Présence arabe dans le Croissant fertile avant l'Hégire*, Paris, ERC, 1995, 60) ont tous utilisé ce texte remarquable publié par Cavigneaux et Ismail (*Baghdader Mitteilungen* 21 [1990], 346-347 et 357). Le texte biblique, les annales de Salmanasar III et l'inscription de Ninurta-kuduri-ušur nous permettent de reconstruire le parcours de la caravane qui liait dans un même intérêt l'Arabie, la côte phénicienne, Carkémish et Assur. Les

arguments avancés pour identifier le « taimanéen » comme la langue arabe de Taima, ont certes du poids. À mon avis, pourtant, ce serait plutôt la langue des Témanéens, comme le pense aussi Hawkins, *Corpus*, 133. Il est difficile d'accepter que Yariris, grand voyageur et polyglotte, ait oublié de mentionner l'écriture araméenne. Ni lui ni la cour de Carkémish ne pouvaient rester indifférents à la forte présence des Araméens dans la voisine Hanigalbat. C'était à travers cette région que passaient les caravanes apportant le tribut annuel que Carkémish payait aux Assyriens depuis le règne de Salmanasar III (*ARAB I*, § 601). Les gens de Carkémish, tout comme les Assyriens, pouvaient voir dans les Témanéens du Hanigalbat des Araméens et considérer leur langue comme une langue à part. L'araméen, qui était la langue des Gourréens et des Ituéens, a pu aussi être connu d'après les noms de ces tribus. Quand le terme « Ahlamû », remplacé définitivement par celui d'« Araméens », n'était plus utilisé comme dénomination ethnique, il servait à indiquer la langue araméenne dans des textes akkadiens et cela jusqu'aux époques perse et séléucide (*CAD*, A/1, 192 ; Brinkman, n. 1799).



La Djéziré d'après P.E. Dion, *Les Araméens à l'âge du Fer : histoire politique et structures sociales*, Paris, Gabalda, 1997.

Dans le Hanigalbat du IX^e et du VIII^e siècles, on pourrait distinguer entre les Témariens, des Araméens sédentarisés qui font corps avec la ville, Gidara ou Našibina, et des Araméens plus ou moins nomades ; la tendance générale est de réserver le nom d'Araméens à des éléments encore extérieurs à la vie urbaine (Dion, 33, n. 32, avec référence à Schwartz, FS. Van Loon, 1989, 275-291). En 894, Adad-nirari II fit une campagne militaire de grande envergure contre le Hanigalbat. Il traversa le Khabour et prit les villes de Guzana et Sikani. Au commencement de son règne, Assurnasirpal II avec sa campagne en Bit-Bahiani ne fit que suivre les pas d'Adad-nirari. Le Bit-Bahiani est associé avec quelques obscures entités géopolitiques mais la poursuite répétée de leurs campagnes rendit les Assyriens plus familiers avec les régions à l'ouest ou au nord-ouest du Khabour, c'est-à-dire le pays d'Azallu. La partie ouest du fertile triangle du Khabour était l'apanage du Bit-Bahiani. Dans cette région, Guzana avec le site de Sikani (Tell Fekheriyeh) était le centre urbain. Le document le plus notable provenant de cette région fut découvert en 1979 à Tell Fekheriyeh, à 2 km de Guzana (Tell Halaf). Cette statue, inscrite en akkadien et en araméen, de la deuxième moitié du IX^e siècle av. n. è., est un témoignage de la présence des Araméens dans cette région où ils étaient probablement des autochtones. La statue fut érigée par Hadad-yis'i appelé dans le texte araméen « roi de Guzana », comme son père ; l'inscription akkadienne lui donne le titre de « gouverneur » de Guzana. La première ligne du texte araméen est la seule phrase qui n'a pas d'équivalent en akkadien : le texte araméen mentionne la « statue », *dmwt*^p (ligne 1) ou *šlm* (ligne 12b) ; l'akkadien ne le fait à aucun moment ; il dit simplement « a érigé et a offert ». Dans cette inscription, l'akkadien l'emporte sur l'araméen puisqu'il est gravé sur la partie frontale de la statue et il est en général mieux nuancé et plus riche en vocabulaire (Greenfield, Shaffer, *Iraq* 45 [1983], 110).

Le roi dédie sa statue à Hadad, adoré par la dynastie locale depuis qu'elle avait fait de Guzana la capitale du petit royaume ; les inscriptions cunéiformes et les orthostates montrent un dieu de l'orage accompagné du symbole solaire, dont le culte précéda celui du Hadad araméen de la nouvelle inscription. Toutefois, d'après les lignes 1, 5, 6 et 15-16 du texte araméen, le lieu ancestral de culte n'était pas à Guzana mais à Sikani : en effet, le roi offre la statue à « Hadad de Sikani, qui demeure à Sikani ». Or, le texte de la campagne du roi assyrien Adad-nirari II dans le Bit Bahiani en 894 dit que le roi assyrien, après être entré dans la ville de Guzana qui était sous le contrôle d'Abisalami, alla à Sikani et que c'est par la puissance de Shamash, le dieu de Sikani, qu'il y reçut un riche tribut. Le texte akkadien de Tell Fekheriyeh ne mentionne pas Adad mais dit que le dieu demeure à Guzana. Pour comprendre cette divergence, il faut tenir compte de l'ordre dans lequel les deux textes ont été inscrits sur la statue. Masetti-Rouault (*Sem* 47 [1998], 9-37) pense, à mon avis à juste titre, que les Assyriens ont interprété certains éléments du temple de Sikani comme étant propres à Shamash (la documentation iconographique hurrite, hittite et syro-hittite montre

une association stable entre les symboles du dieu de l'orage et les symboles solaires, en particulier les disques ailés). Il est difficile de savoir ce qu'Adad-nirari II et son expédition ont vu ou entendu à Sikani, mais on peut avancer l'hypothèse que ce sont les disques ailés qui ont déterminé l'interprétation assyrienne du culte du dieu de Sikani comme culte de Shamash, le dieu Soleil. Mais il faut expliquer aussi la divergence entre le texte araméen et le texte assyrien : Hadad de Sikani ou Hadad de Guzana ?

Le texte araméen et le texte akkadien se présentent tous les deux en deux sections. Hadad-yis'i avait initialement fait ériger sa statue portant une inscription en akkadien dans le temple de Hadad de Guzana une fois qu'elle fut devenue la nouvelle capitale. Dans un deuxième temps, il offrit, cette fois dans le temple de Sikani (Tell Fekheriyeh), une nouvelle statue, celle que nous connaissons ; avec elle arrivèrent deux textes doubles en akkadien et en araméen : 1. le texte akkadien de la première statue dans lequel on ne mentionne pas Hadad mais où on dit que le dieu demeure à Guzana (il fallait copier ce texte parce qu'on avait invoqué la malédiction divine contre celui qui, restaurant la statue ou la faisant à nouveau, n'aurait pas mis le nom du roi) ; 2. la version araméenne qu'on n'avait pas écrite lors de l'érection de la première statue à Guzana ; 3. le texte akkadien de la dédicace de la nouvelle statue, et ici le texte mentionne bel et bien Hadad qui demeure à Sikani ; 4. sa version araméenne. Avec la nouvelle statue dans le temple de Sikani, le gouvernement reconnaissait le rôle de la ville comme centre religieux traditionnel de l'État. Le roi chercha peut-être un rééquilibrage politique afin de compenser la perte d'autorité subie par Sikani. Il put penser aussi à la population rurale, attachée à l'ancien culte de Sikani plutôt qu'à celui plus récent installé à Guzana. En érigeant la nouvelle statue, le roi veut souligner son pouvoir : roi de Guzana *et* de Sikani *et* d'Azran (Zarana est mentionné dans une lettre d'environ 720 envoyée à Sargon II [Parpola, SAA I, Helsinki 1987, n° 233] ; on a pensé aussi au syriaque Azruina, Osrohoëne [Lipiński, OLA 57, Leuven 1994, 20 ; cf. Dillemann, *Haute Mésopotamie orientale*, BAH LXXII, Paris 1962, 105-108]).

Les campagnes de Téglat-phalasar III (744-727) contre les Araméens furent fréquentes. Ses inscriptions mentionnent les trente-six tribus araméennes, riveraines de l'Euphrate, du Tigre et peut-être même du Golfe, qu'il assujettit. Brinkman (p. 269-277) remarque qu'il y a des noms de tribus qui sont en réalité des noms de villes, cela prouverait que la « tribalisation » n'était, parfois, qu'une simplification des Assyriens. Les tribus araméennes de la Babylonie n'étaient pas très unifiées, puisque quelques-unes avaient plus d'un cheikh (*nasiku*) qui gouvernaient des sous-groupes tribaux. *Nasiku*, dans la Babylonie du Sud, est le titre d'un chef de famille, de terre, de ville, de la région d'un fleuve. L'économie de ces groupes tribaux était fondée sur l'agriculture et l'élevage et les Assyriens en profitaient en prenant des animaux comme tribut annuel, outre le paiement en dattes, en grain et même en argent, ce qui montre que la base de l'économie n'était pas le troc. En 745, le roi amena en Assyrie les Puqudu, les Ru'ua tandis

que des Araméens de la région du petit Zab étaient déportés en Syrie (Brinkman, p. 276 ; cf. Tadmor, *Tiglath-Pileser III*, Jérusalem 1994, 65).

À l'époque de Sargon II (721-705), les Araméens sont dans le Zagros. Le conflit de Sargon avec l'Urartu est bien documenté. Sargon entreprit une campagne contre les Mannéens de Mazamua. L'activité militaire et diplomatique déployée dans cette région où Urartéens et Mannéens s'affrontent et sur laquelle plane l'ombre de l'Assyrie toute-puissante est bien mise en évidence dans la correspondance de Sargon (Lanfranchi-Parpola, SAA V, Helsinki 1990). Particulièrement intéressantes sont deux lettres dont l'une décrit des déportés et des prisonniers de guerre fiévreux suite au froid et à la traversée des montagnes (n° 156), et l'autre annonce l'envoi de provisions qui permettront de nourrir les prisonniers pendant un mois (n° 242). Le territoire où l'on connaissait l'araméen ne se bornait pas à la région à l'ouest du Zagros ou à la Babylonie, comme le prouve la stèle araméenne du VIII^e siècle av. n. è. trouvée à Boukan. La langue araméenne n'avait pas encore été attestée si au nord de l'Assyrie. L'inscription provient du territoire contrôlé par les Mannéens (Teixidor, *Annuaire du Collège de France* 1997-98, 732-734). Est-ce la langue des gens du pays ou bien s'agit-il d'un emprunt fait à des Araméens venus d'ailleurs ?

L'ethnie araméenne se déployait dans des territoires certes éloignés d'Assur, la capitale de l'empire, mais auxquels les Assyriens restaient liés pour des raisons économiques et militaires ; il n'est pas surprenant que la langue araméenne ait pu s'imposer peu à peu à la cour assyrienne et dans l'administration de l'empire. Une symbiose linguistique découla du brassage vaste et systématique auquel les rois assyriens avaient soumis les populations des territoires conquis. Des milliers d'Araméens avaient été établis sur les marches frontières du nord et du nord-est et même jusqu'en Iran pour remplacer les populations qu'on avait déportées. La présence dans l'armée assyrienne de troupes constituées par des Ituéens et Gurréens, tous des tribus araméennes, est un fait indéniable. Les Ituéens sont employés dans à peu près toutes les régions du royaume, comme une espèce de légion étrangère mobile, pour remplir toute sorte de missions (Malbran-Labat, *L'armée et l'organisation militaire de l'Assyrie*, Hautes Ét. or. 19, Genève 1982, 98).

Au commencement du I^{er} millénaire, la région du Suhu forme avec le Laqu (la partie la plus méridionale du bas Khabour) une entité araméenne de grande importance, bénéficiant d'une certaine indépendance à l'égard de la Babylonie et de l'Assyrie. À ce moment-là, Mari n'est pratiquement plus qu'une nécropole et Terqa, la ville sainte de Dagan, s'appelle maintenant Sirqu. La cité-état de Hindanu, qui sépare le Suhu du Laqu, se trouvait près d'Abou Kemal, à l'actuelle frontière syro-irakienne. Seules les cités de Hindanu et Sirqu livraient de la myrrhe aux Assyriens, ce qui témoigne d'une présence régulière de commerçants de l'Arabie (Dion, *VT Suppl.* 61 [1995], 61, n. 62 ; Zadok, *Abr-Nahrain* 27 [1989], 159-160). À Hindanu on peut voir le passage du chameau de Bactriane au dromadaire venu d'Arabie (Dion). En effet, au début du IX^e siècle, Tukulti-

Ninurta II et Assurnaširpal II avaient prélevé des *udrāte* à Hindanu ; ce mot désigne le chameau de Bactriane. Un siècle plus tard, d'après les textes, les dromadaires prenaient le dessus.

Les dynastes du Suhu, très orientés vers la Babylonie, agissaient et s'exprimaient comme de véritables souverains héréditaires. Au VIII^e siècle, Ninurta-kudurri-ušur devient une personnalité politique puissante et active qui prend Hammurabi de Babylone comme modèle. Son règne dut commencer vers 760 (Cavigneaux-Ismail, *Baghdader Mitteilungen* 21 [1990], 321-456 ; en particulier n^{os} 1 et 2, 341-357 ; Dion, 59-63). Il était très influencé par l'idéologie babylonienne même si les textes se révèlent très marqués par le style des annales assyriennes. Il dit que les dieux lui ont *donné* la royauté sur Suhu (n^o 2, I, 6-7) ; qu'ils l'ont fait asseoir sur le trône de son père et qu'ils l'ont placé au-dessus de rois et de dynastes puissants. Ninurta-kudurri-ušur va plus loin dans une dédicace à la déesse Anat : il la loue d'éclairer « le roi son adorateur » (n^o 17), et il le mérite parce que c'est lui, Ninurta-kudurri-ušur, qui a fait sortir la déesse de son silence et qui lui a restitué la robe cérémonielle, le collier avec les pierres précieuses et qui a restauré sa splendeur. Dans ce même texte, Ninurta-kudurri-ušur dit avoir suivi les dispositions d'Hammurabi « l'un de mes prédécesseurs royaux ». On a remarqué très justement qu'il souligne l'actualité des éléments locaux et traditionnels face à une présence assyrienne active sur le terrain. La politique pratiquée par Ninurta-kudurri-ušur nous montre bien d'ailleurs qu'un dynaste de la région, tout entouré qu'il était par des tribus araméennes, pouvait facilement les tenir à distance. Les établissements sédentaires de la vallée étaient bordés par des hautes terres semi arides qui servaient à l'élevage et par lesquelles transitaient voyageurs et marchands. C'était principalement dans cette steppe que se trouvait la population araméenne à l'intérieur de laquelle existait, d'après les textes, une division sociale. À côté des tribus urbaines de la vallée, on trouve dans la steppe des forces hostiles et des pillards qui divisaient la société. Dans le Suhu, le terrain d'action de ces Araméens est la steppe plutôt que la ville, ce qui contribua au clivage socio-économique (Dion, *VT Suppl.*, 63-66).

Les rapports entre Bit Adini et Suhu durent être fréquents. Les Araméens du Bit Adini, étalés le long de la grande boucle de l'Euphrate, débordaient sur la rive droite de part et d'autre de Carkémish. On ne connaît pas l'extension territoriale du Bit Adini, mais le pays n'allait pas jusqu'aux confins du Laqu. Dans cette société tribale bien fractionnée, Ahuni, un Araméen et non pas un membre de la puissante communauté néo-hittite, rassembla toute la région sous son autorité dans la « ville royale », comme l'appellent les textes de Salmanasar III (Thureau-Dangin, *Til Barsib*, BAH XXII, 1936, 6-7, et en dernier lieu Hawkins, *Corpus of Hier. Luw. Inscr.*, I/1, 225, n. 12). Les inscriptions louvites de Tell Ahmar démontrent « beyond doubt the existence in Til Barsip of a four-generation Hittite dynasty, extending over hardly less than a century » avant l'occupation araméenne d'Ahuni ou de son prédécesseur. Le nom louvite de la ville est Masuwari, et le roi Hamiyatas est *masuwarean* (Hawkins, p. 224-225, 228-229).

Une grande partie du territoire d'Ahuni était à l'ouest de l'Euphrate : on y identifie Nappigi, la future Membig/Hiérapolis de la Déesse syrienne de l'époque gréco-romaine. Les campagnes des rois assyriens contre le Bit Adini prennent une importance presque démesurée. À l'origine se trouve peut-être la rébellion en 883 de la ville de Suru contre Assurnasirpal II et l'assassinat de son gouverneur. Assurnasirpal d'abord, plus tard Salmanasar III, son fils, s'acharnèrent sur le Bit Adini, campagne après campagne. C'était la position avantageuse de la région, avec Birecik et Til Barsip comme points de passage sur l'Euphrate, qui importait pour la stratégie militaire des Assyriens. Lors d'une de ses campagnes, Salmanasar donna à Til Barsip le nom de Kar-Salmanasar. En 855, le roi assyrien écrasa Ahuni et son armée à Shitamrat, la montagne où le roi avait pris refuge (ARAB I, 620, 643 ; Sader, *États araméens de Syrie*, 1984, 97-98 ; Dion, *Araméens*, 94 ; cf. Grayson, *Assyr. Rulers Early 1st Mill.* 3, p.103).

La culture néo-hittite a dû se maintenir jusqu'à la fin du IX^e siècle au Bit Adini. De leur côté, les Araméens n'y ont apparemment pas laissé d'éléments significatifs d'une quelconque culture araméenne. C'était déjà, en 1930 et 1931, l'opinion des archéologues français qui fouillaient Til Barsip, et cela pourrait être valable encore aujourd'hui, puisque les fouilles des archéologues australiens n'ont révélé que quelques bribes d'inscriptions araméennes mélangées aux textes akkadiens (*Abr-Nahrain* 34 [1996-1997], 67-107). Après la défaite d'Ahuni suivie de son exil et de celui de son entourage familial et militaire, les Assyriens se sont établis fermement dans le pays. Durant la première partie du VIII^e siècle, à l'époque de Salmanasar IV, au moment où l'autorité royale assyrienne s'était affaiblie considérablement, Shamshi-ilu est un *turtanu*, « généralissime », titre qui faisait de lui le premier personnage de l'État après le roi. Il porte aussi les titres de « grand *nagiru* », d'« administrateur des temples » et de « chef de la vaste armée ». Il fit graver un texte à sa gloire qui a l'allure d'une inscription royale. Il aurait dû faire scandale qu'un fonctionnaire au service du roi assyrien érigeât une stèle de ce type en son honneur et cela expliquerait que le nom et les titres de Shamshi-ilu aient été effacés par la suite (Thureau-Dangin, 141-151 ; Ponchia, 20-21 ; bon résumé des questions historiques chez Dion, *Araméens*, 94-96). Lemaire et Durand (*Inscr. aram. de Sfiré*, Paris 1984, 47) ont voulu faire de lui le mystérieux *br g'yh mlk ktk* de l'inscription de Sfiré mais ils n'ont pas été suivis ; d'autres fonctionnaires de haut rang à la cour assyrienne avaient à leur crédit des exploits semblables à ceux de Shamshi-ilu et dont ils se vantent sans déguiser pour autant leur personnalité derrière un titre fantaisiste : *dayyān-Aššur* sous Salmanasar III, *mutarriš-Aššur* sous Shamshi-Adad V, *Nergal-ereš* sous Adad-nirari III et Salmanasar IV, *Bel-Harran-Bel-ušur* sous Salmanasar IV et Téglat-phalasar III (Page, *Iraq* 30 [1968], 150 ; ARAB I, 823-824 ; cf. Tadmor, *Iraq* 35 [1973], 141-150 ; Ponchia, 55, n. 6 et 103, n. 38 ; cf. Dion, *VT Suppl.*, 59-60). D'autre part, l'identification de KTK avec Kit(t)a/i/uka que Durand-Lemaire proposent (p. 49) est fermement rejetée par Hawkins, *Corpus I/1*, Tell Ahmar, p. 224, n. 8 et I/2, Aleppo, p. 390, n. 24.

Til Barsip avait une position privilégiée pour toute armée voulant contrôler le passage de l'Euphrate qui menait vers le monde néo-hittite. Carkémish était au centre d'une région charnière. Dans la première partie du IX^e siècle, la présence araméenne dans l'arrière-pays du golfe d'Alexandrette était loin d'être notable. Le royaume de Sam'al (l'actuelle Zinçirli) fut gouvernée par Gabbar, sans doute un condottiere araméen, mais sa dynastie ne s'imposa pas ; en moins d'un siècle elle fut remplacée par une autre dynastie, celle de QRL et Panamuwa, de bonne souche néo-hittite. L'absence d'une ethnie araméenne bien définie dans la région se manifeste du fait que la stèle qu'a laissée le petit-fils de Gabbar est écrite en phénicien et non en araméen. En revanche, les rois néo-hittites de la dynastie qui suivra celle de Gabbar écriront en araméen. L'historien ne peut que s'étonner de cette fluctuation de la langue officielle. Outre la fluctuation de la langue (cf. Garbini, *Aramaïca*, St. sem. 10, 1993, 27-28), un autre élément se fait remarquer dans l'inscription du petit-fils de Gabbar, la préoccupation du roi pour son peuple ; on pourrait parler d'une conscience sociale surtout si on compare cette inscription à d'autres inscriptions ouest-sémitiques contemporaines (même attitude chez Panamuwa, le roi de la dynastie suivante à Sam'al, ou du roi Azitawada de Cilicie, tous deux sous l'influence de la culture néo-hittite).

La stèle de Kulamuwa, le petit-fils de Gabbar, est un texte de seize lignes écrites en phénicien et datant de 830-825 av. n. è. Le nom ancien local de la région était Y'DY, le nom sémite Sam'al. Le texte fait état de la paix que le roi a su établir entre deux groupes sociaux, les *mškbm* et les *b'rrm*. Le roi semble avoir été plus concerné par les *mškbm* parce qu'il dit qu'ils étaient à son égard « comme l'est l'orphelin de père » (cf. *Ešmun'azor* 3, 13) à l'égard de sa mère (*whmt št nbš km nbš ytm b'm*, cf. Gibson, *TSSI* III, n° 13, 13). Kulamuwa invoque des malédictions contre celui qui endommagerait la stèle et la punition divine annoncée est justement la guerre civile entre les deux groupes de Sam'al.

Les rois de Sam'al après Kulamuwa sont QRL et son fils Panamuwa. L'inscription de celui-ci permet de se faire une idée de la cour et de la classe privilégiée du pays ; les aristocrates propriétaires terriens sont « les frères » et « les sœurs » dont parle l'inscription. « Ce détail s'éclaire à la lumière d'inscriptions louvites d'Asie Mineure, qui démontrent les privilèges dont jouissait une classe de grands propriétaires dans une société qui, dans une large mesure, servit de modèle aux Araméens de l'âge du fer » (Dion, *Araméens*, 286). Panamuwa est allé plus loin que ses prédécesseurs car il bâtit (10, *nšb*) des villes et des villages et, fondant de nouvelles « agglomérations » (*kpyry*, voir Fitzmyer, *Seffire* III, 23 et Dion, 254, n. 55), élargit, comme il nous le dit lui-même, son autorité : « Hadad m'appela pour construire, alors j'ai construit (14, *pbnyt mt*) ». Panamuwa suivait le courant du développement politique et social de la région, qui vit la transition entre agglomérations tribales et fondation des villes (S. Mazzoni [éd.], *Nuove fondazioni nel Vicino Oriente antico : realtà e ideologia*, Pisa 1994, p. 319-335 [Mazzoni]). Azitawada, un néo-hittite, contemporain de Panamuwa, abonde dans ce sens (Bron, *Inscr. phén. de Karatepe*, Haut. Ét. Or. 11, Genève 1979). On

trouve rarement ailleurs au Proche-Orient ancien de tels projets sociaux et d'urbanisation. Les inscriptions de Sam'al et de Cilicie se différencient sensiblement de l'inscription royale de Tell Fekherieh.

Barrakib, roi de Sam'al, rappelle dans l'inscription de la statue qu'il érigea en l'honneur de son père, Panamuwa II, que le royaume était passé par des bouleversements politiques funestes (Gibson, *TSSI* II, n° 14) : Panamuwa I^{er} avait déjà fait une référence à ses ennemis (*ibid.*, n° 13, 30 : ʔnšy šry). Ces bouleversements avaient coûté la vie à son grand-père et probablement à son arrière-grand-père, Panamuwa I^{er}. Soixante-dix grands personnages du royaume furent également assassinés à ce moment. Panamuwa II demanda l'aide de Teglat-phalasar III d'Assyrie qui le réinstalla sur le trône. L'inscription nous apprend que le roi assyrien nomma à cette occasion les seigneurs des villages (*bʿly kpyry*) et les chefs des chars. Panamuwa II et son fils Barrakib acceptèrent avec enthousiasme la domination assyrienne. Panamuwa servit avec d'autres rois tributaires dans la grande armée de Téglat-phalazar III.

La loyauté proclamée de Barrakib s'étendait aussi « aux serviteurs du palais » de son seigneur Teglat-phalasar, Barrakib lui-même le dit dans une autre inscription ; cela montre bien sa soumission totale à l'administration assyrienne. L'expression « courir à la roue du char de son seigneur » que Barrakib emploie pour lui, pour son père et pour d'autres rois, doit très probablement être comprise comme une marche à pied à côté du char du roi assyrien (« il cortigiano sottolinea la sua posizione di dipendenza et la sua sua attitudine al leale servizio del re », Ponchia, 69). Cette marche était peut-être considérée comme un honneur par ces rois assujettis à la cour impériale mais Teglat-phalasar et son entourage ne le prenaient sans doute pas ainsi. Le titre de roi que la cour assyrienne leur permettait d'utiliser servait facilement à satisfaire leur amour-propre. Dans cette même région, huit siècles plus tard, nous trouvons un bon exemple de ce que signifient les concessions apparentes que le puissant peut faire à ses subordonnés. Cicéron, gouverneur de Cilicie, commentant un édit qui invitait les Grecs à régler leurs litiges entre eux, écrit à son ami Atticus : « Les Grecs exultent d'avoir des juges pérégrins. Oui, me diras-tu, des diseurs de balivernes ! Eh ! qu'importe ? Ils n'en pensent pas moins qu'ils ont conquis l'autonomie » (6.1.15).

J. T.

SÉMINAIRE. Documents d'histoire phénicienne et araméenne

Étude des inscriptions de la région de Tel Dan, les 3, 10 et 17 janvier. En 1963 et 1966, le Service des antiquités d'Israël fit des sondages au Tell el-Qadi, nom arabe du lieu connu dans la Bible sous le nom de Dan. Des fouilles régulières commencèrent en 1974 qui se sont poursuivies sans interruption jusqu'à maintenant. Une première inscription bilingue, en grec et en araméen, trouvée sur le tell, mentionne précisément Dan (fin du III^e siècle ou début du II^e av. n. è.), cf. Biran, *IEJ* 26 (1976), 202-206.

ΘΕΩΙ
 ΤΩΙ ΕΝ ΔΑΝΟΙΣ
 ΖΩΙΑΟΣ ΕΥΧΗΝ

Z NDR ZYLS L'[LH DN']

« Ce qu'a voué Zoilos au dieu de Danâ »

Du village d'El Mal, dans la région du Golan, provient une dédicace araméenne, incisée sur un bloc de basalte qui était remployé dans une maison ; elle fut découverte en 1973, lors de l'occupation du territoire par l'armée israélienne. Le texte commémore l'érection d'un sanctuaire en l'an 305, c'est-à-dire 7 ou 6 av. n. è. L'écriture est proche de l'écriture archaïque de Palmyre. Naveh, *IEJ* 25 (1975), 117-123 :

1. [BYRH.....] 2. ŠNT TLT MH 3. WĤMŠ YQYM 4. BR ĤMLT BR 5. NŠRM -- LK 6. BNH BYT 'LH (Teixidor, *BES* [1964-1980], 378.

Le statut de Damas comme centre du royaume d'Aram est bien établi au IX^e siècle. On ne peut pas préciser jusqu'où s'étendait son pouvoir en direction du sud, à l'est du Jourdain. Il est certain que dans cette région se trouve Ramoth-Galaad où durent s'affronter souvent Hazaël de Damas et Achab roi d'Israël. Dan (l'ancienne Laïs) était exposée aux invasions et l'inscription araméenne récemment trouvée en témoigne. Quand Ben Hadad fils de Tabrimmon conquiert toute la Galilée (Dion, *Araméens*, 182-183 : 1R 15 20), Dan tombe. Le recul israélite fut temporaire car on peut dater de l'époque d'Achab (874-853) la rénovation et la fortification de Dan (Biran, *Biblical Dan*). Hazaël est sûrement l'auteur de l'inscription de Dan. Il proclame sa victoire sur un roi d'Israël qui ne peut être que Joram fils d'Achab. Malheureusement, le nom du père de Hazaël n'apparaît pas dans l'inscription découverte, néanmoins Hazaël y écrit « mon père » trois fois. Le texte invite à penser qu'entre la mort de son père et son avènement se passa quelque temps. La tradition assyrienne dit que Hadadézer « disparu », Hazaël, « fils de personne », s'empara du trône. La tradition biblique dit que Hazaël évinça Hadadézer peut-être en l'assassinant, cf. 2 R 8. L'inscription nous découvre que le petit-fils d'Omri maintint à l'égard de son voisin du Nord la politique d'agression dont fait état Mésha, le roi de Moab, dans son inscription.

1. []MR. []WGZR[]
2. [], 'BY. YSQ[. 'LWH. BH]TLĤMH. B'[]
3. WYŠKB. 'BY. YHK. 'L[. 'BHW]H. WY'L. MLKY[Š
4. R'L. QDM. B'RQ. 'BY[. W]YHMLK. HDD[.] 'YTY.]
5. 'NH. WYHK. HDD. QDMY[. W]'PQ. MN. ŠB' []
6. Y. MLKY. W'QTL. ML[K]N[. ŠB]'N. 'SRY. '[LPY. R]
7. KB. W'LPY. PRŠ. [QTLT. 'YT. YW]RM. BR. [ĤPB.]
8. MLK. YŠR'L. WQTL[]YHW. BR[.]
9. K. BYTDWD. W'ŠM. [...]
10. YT. 'RQ. HM. L[.....]

11. ʔḤRN. WLH ʔ[.....]
 12. LK. ʔL. YŠ[RʔL.]
 13. MŠR. ʔL[.....]

On ne sait pas combien de texte manque dans cette stèle ; elle est certainement un *res gestae* comme la stèle de Mésha.

Ligne 2 : Mon père monta/se leva [contre lui] en combattant à/contre (cf. Mésha 19 : BHLTHMH BY) 3 et mon père se coucha ; il alla vers [ses pères], et était entré le roi d'Is [4] raël auparavant dans la terre de mon père et c'est moi qu'Hadad fit roi. 5 (ʔNH est ici redondant) Hadad alla devant moi et je sortis de... sept ? (Cette ligne inaugure sans doute le récit d'une victoire) 6 ... de mes rois (« ...meine(r) Herrschaft », Müller, ZAH 8 [1995], 123, n. 13 ; « of my kingdom », Schniedewind, BASOR 302 [1996], 7 ; « of my rule », Dion, Michael, FS Heltzer, 1999, 149 ; pour la lecture « de mes rois », Lemaire, Henoah 16 [1994], 88) et j'ai tué deux / soixante-dix rois (si deux, Yoram fils d'Achab, roi d'Israël, et peut-être Achazyahu fils de Yoram, roi de Juda ; si 70, nous avons là la désignation d'une totalité, une expression courante en ouest-sémitique ; puis Lemaire lit [taqqî]pîn, « [puis]sants », FS Jean Margain, 1998, 46 ; Dion restitue [RBRB]N, « [great] k[ing]s ». Avant le N, il y a un petit trait qui peut correspondre à ʕ, P ou B) 6 et 7... harnachant des milliers (ou 2000, si ʔLPY est le duel à l'état construit) de chars et des milliers de cavaliers.

Aux lignes 7, 8 et 9, on veut suivre de près 2 R 9. Le deuxième QTLT est restitué, mais la lecture Yoram fils d'Achab roi d'Israël est assurée. Le troisième QTL à la ligne 8 pourrait se référer encore à Yoram. Une lecture « [Achaz]yahu fils [de Yoram, roi] de la Maison de David » aux lignes 8-9 est difficile à accepter. Ni dans la littérature biblique, ni dans les inscriptions de Syrie-Palestine, ne se trouve l'expression « roi de la maison de NN » (Knauf, de Pury, Römer, BN 72 [1994], 65-66). Pour les Assyriens (époque de Teglat-phalasar III), Achazyahu est « roi de Juda », ARAB I, 770, 801 ; plus tard, à l'époque de Sargon, Ézéchiass est aussi « roi de Juda », ARAB II, 327. Les commentaires faits à propos de BYTDWD montrent que ce syntagme, ou ce mot, ne s'explique pas facilement. Le parallèle qu'on croit trouver dans l'inscription de Mésha en lisant BYTDWD à la ligne 31 ne se justifie pas. L'examen de l'estampage ne conforte aucunement une telle lecture. Néanmoins, Lemaire a proposé dans SEL 11 (1994), 18, de lire bʔt[-] wʔd[- ?], hypothèse étonnante qui est devenue *sensim sine sensu* un dogme.

24 janvier : M. Jean Yoyotte (Professeur honoraire au Collège de France), « Sources égyptiennes 1 : la “ stèle d'Israël ” et la protohistoire de l'État hébreu ».

31 janvier : M. Jean Yoyotte (Professeur honoraire au Collège de France), « Sources égyptiennes 2 : États et ethnies du monde sémitique au I^{er} millénaire av. J.-C. (toponymes et ethnonymes) ».

7 février : Mme Florence Malbran-Labat (CNRS, Paris), « Les textes akkadiens d'Ugarit ».

14 février : M. René Lebrun (université catholique de Louvain), « Le monde des Louvites et leur présence dans la Syrie du I^{er} millénaire av. J.-C. ».

21 février : M. Dennis Pardee (université de Chicago), « Ougaritique, hébreu, araméen ».

28 février : M. Fabrizio Pennacchetti (université de Turin), « Survivance de l'araméen oriental ».

6 mars : M. Abraham Tal (université de Tel Aviv), « Les Samaritains : leurs langues, littérature et univers culturel ».

13 mars : M. François Villeneuve (École Normale Supérieure, Paris), « Le sanctuaire nabatéen de Khirbat Adh-Dharih ».

20 mars : Mme Laïla Nehmé (CNRS, Paris), « L'inscription nabatéenne de la chapelle d'Obodas à Pétra ».

27 mars : Mme Janine Balty (Centre belge de recherches archéologiques à Apamée, Syrie), « Apamée : témoignages archéologiques et littéraires ».

ACTIVITÉS DIVERSES

Membre du jury de thèse de Jean-Baptiste Yon, Université de Tours, le 23 novembre 1999.

Codirecteur de la revue *Semitica* de l'Institut d'études sémitiques du Collège de France. Membre du comité de rédaction des revues *Arabian Archaeology and Epigraphy*, de l'Université de Copenhague, et de *Syria*, de l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient.

Participation aux cours d'été de l'École du Louvre (3 juillet 2000) : « Naissance de l'archéologie orientale par la recherche biblique » ; « Le premier chapitre de la Genèse ».

INSTITUT D'ÉTUDES SÉMITIQUES

La bibliothèque

La bibliothèque de l'Institut d'études sémitiques est installée depuis septembre 1998 au 4^e étage du 52, rue du Cardinal-Lemoine. La réorganisation des collections, commencée au moment du déménagement, vient de se terminer et les compléments d'équipement prévus ont été fournis. Le nouveau rangement a permis de regrouper les cotes d'une façon systématique et la recherche des volumes en est d'autant simplifiée. Ces travaux ont été conduits par Mme Catherine Fauveaud, Ingénieur d'études CNRS, responsable de la bibliothèque ; elle a bénéficié de l'aide de M. Arnaud Sérandour, responsable des périodiques et des échanges, de Mme Chantal Datin (collaboratrice technique du Collège de France) et de Mlle Nadia Zeghoud (préparatrice temporaire du Collège de France). La

bibliothèque assure un service public pour les chercheurs et les étudiants à partir du III^e cycle. Les lecteurs, dans leur grande majorité, apprécient leur nouveau lieu de travail et ont fait part de leur satisfaction. Nous avons noté une augmentation sensible de la fréquentation cette année, au cours de laquelle plus de cent cartes de lecteurs extérieurs ont été délivrées. Deux professeurs de l'université de Tel Aviv, MM. Abraham Tal et Benjamin Sass, ont été accueillis à la bibliothèque pour des séjours de travail prolongés. Trois étudiants boursiers du Liban, de Jordanie et de Tunisie y préparent actuellement leur thèse.

Par ailleurs, le regroupement sur un même site de plusieurs bibliothèques s'intéressant aux études proche-orientales (bibliothèques des Instituts du Proche-Orient, Bibliothèque byzantine et bibliothèque de la Société asiatique) a conduit à mettre en place une politique d'acquisitions concertée évitant d'acheter le même ouvrage en plusieurs exemplaires. La bibliothèque continue sa collaboration avec la BOSEB de l'Institut catholique et avec les bibliothèques des facultés de théologie de Strasbourg pour la production du catalogue collectif d'ouvrages (CCO) d'*Études sémitiques* patronné et financé par le CNRS. Riche aujourd'hui de 73 000 notices ce catalogue bibliographique permet d'identifier et de localiser ouvrages et articles sur le monde sémitique et les études bibliques et peut être consulté sur le réseau *Internet*. Mme Fauveaud a participé aux travaux du congrès *MELCOM International* organisé à Venise les 22, 23 et 24 mai 2000 par l'Association européenne des bibliothécaires du Moyen-Orient à Venise, au cours de ce congrès elle a présenté une communication : *Le Proche-Orient dans les collections des bibliothèques du Collège de France*.

L'équipe de recherche associée au CNRS, ERS 1993 *Études sémitiques*

Directeur : Javier TEIXIDOR

Directeur adjoint : Françoise BRIQUEL-CHATONNET

L'équipe de recherche d'études sémitiques compte 11 chercheurs permanents, 3 chercheurs associés, 3 chercheurs associés étrangers, et 3 ITA. Les activités de l'équipe se répartissent en six domaines principaux :

Histoire et culture du royaume d'Ougarit au Bronze récent (*P. Bordreuil, F. Bron, J.-L. Cunchillos, A.-S. Dalix, D. Pardee, C. Roche, A. Sérandour, J.-P. Vita*).

Histoire et culture des cités phéniciennes et du monde phénico-punique de Méditerranée (*F. Briquel-Chatonnet, F. Bron, F. Israel*).

Recherches sur l'histoire de la Syrie au I^{er} millénaire, culture araméenne et rapports avec les civilisations voisines (anatoliennes, mésopotamiennes), expansions de la culture araméenne de l'Égypte à l'Asie centrale (*A. Lemaire, H. Lozachmeur, E. Masson, M.-G. Masetti-Rouault*).

Études bibliques et naissance du judaïsme : exégèse et rédaction du texte biblique, littérature juive postbiblique, manuscrits de la mer Morte (*A. Lemaire, E. Puech, H. Rouillard-Bonraisin, A. Sérandour*).

Culture araméenne à l'époque gréco-romaine. Culture et littérature syriaque et christo-palestinienne (*B. Aggoula, F. Briquel-Chatonnet, A. Desreumaux, M. Gawlikowski, L. Nehmé*).

Histoire et culture de l'Arabie jusqu'à l'islam (*F. Bron, I. Gajda, M. MacDonald, L. Nehmé, C.-J. Robin*).

Publications

La revue *Semitica*, n° 48, est parue en juillet 1999, avec des contributions de A.-S. Dalix, « Suppiluliuma (II ?) dans un texte alphabétique d'Ugarit et la date d'apparition de l'alphabet cunéiforme. Nouvelle proposition de datation des "archives ouest" » ; J. Freu, « La fin d'Ugarit et de l'Empire hittite. Données nouvelles et chronologie » ; M. Szynger, « Une inscription néopunique de la région de Maktar conservée au British Museum de Londres » ; F. Malbrant-Labat, « La trilingue de Behistun et les singularités de la version babylonienne », K. Tsereteli, « Les inscriptions de Géorgie », J. Riaud, « Quelques réflexions sur l'*Apocalypse grecque de Baruch* ou *III Baruch* à la lumière d'un ouvrage récent » ; I. Gajda, M. Arbach et F. Bron, « Une nouvelle inscription sudarabique des Hasbahides » ; M. Arbach et Muhammad Abd al-Qâdir Bâfaqîh, « Nouvelles données sur la chronologie des rois du Hadramawt » ; A. J. Drewes, « Noms propres dans les documents épigraphiques de l'Éthiopie » ; *Variarum epigraphicarum* : D. Pardee, « Deux brèves remarques épigraphiques à propos de l'inscription araméenne de Tell Fekheryé » ; H. Lozachmeur, « Un nouveau *graffito* araméen provenant de Saqqâra » ; F. Bron, « Un fragment d'inscription qatabanite en bronze ».

Les actes de la 7^e table ronde organisée par les membres de l'ERS 1993 que dirige le titulaire de la chaire ont été publiés par Laïla Nehmé (CNRS) sous le titre *Guerre et conquête dans le Proche-Orient ancien*, dans la collection Antiquités sémitiques n° IV, 168 p. et VI planches (Maisonneuve, 1999). Contributions de L. Nehmé, J. Teixidor, D. Valbelle (université de Lille III), P. Bordreuil (CNRS), E. Masson (CNRS), M. Salvini (ISMEA, Rome), F. Israel (université de Gênes), A. Lemaire (EPHE), M. Szynger (EPHE), A. Sérandour (Collège de France), D. Briquel (université de Paris-IV, EPHE), F. Bron (CNRS), J. Chabbi (université de Paris-VIII).

La 8^e table ronde, sur le thème « Écriture et pouvoir dans le Proche-Orient ancien », a eu lieu le samedi 20 novembre 1999 au Collège de France. Contributions de E. Masson (CNRS, Paris), J.-P. Vita (CSIC, Madrid), M.-G. Masetti-Rouault (CNRS, Strasbourg), A. Lemaire (EPHE, Paris), M.-F. Baslez (université de Paris-XII-Créteil-Val-de-Marne), I. Gajda (CNRS, Paris), C. J. Robin (CNRS-IREMAM, Aix-en-Provence), J.-B. Yon (IFAPO, Damas), A. Desreumaux (CNRS, Paris), C. Augé (CNRS, Nanterre).

Activités de M. Arnaud SÉRANDOUR, collaborateur du professeur à l'Institut d'études sémitiques.

Chargé de cours à l'université de Paris-XII-Val-de-Marne en histoire ancienne du Proche-Orient ; chargé de conférence à l'EPHE, section des sciences religieuses.

Communication « Jérémie et les dieux. Notes de lecture sur le prologue du livre de Jérémie dans la vs. grecque des LXX et dans le texte hébreu reçu » au colloque « Nier les dieux, nier Dieu », 1^{er}-2 avril 1999, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme d'Aix-en-Provence.

Communication « Remarques sur Esdras 6,19-22 » au V^e Colloque international sur la Transeuphratène achéménide intitulé « Religions, croyances et rites », Paris, 30 mars-1^{er} avril 2000.

Conférence à la Société des études juives : « Hébreu et araméen dans la Bible », le 17 avril 2000.

Cours d'été de l'école du Louvre : 4 juillet 2000 : « Littérature biblique et littérature proche-orientale » ; « Du royaume d'Israël à la communauté des fils d'Israël ».

Publications

« Remarques sur les rapports entre guerre et religion dans les textes bibliques d'époque perse et hellénistique », dans L. Nehmé éd., *Guerre et Conquête dans le Proche-Orient ancien, Actes de la table ronde du 14 novembre 1998 organisée par l'ERS 1993 « Études sémitiques »*, Paris : J. Maisonneuve, 1999, p. 105-119.

« Aspects de l'idéologie royale dans la Bible hébraïque », *Annuaire de l'EPHE, Section sciences religieuses*, 1998-99.